

du niveau de la mer. De mémoire d'homme, il n'a pas été en éruption, mais on voit fréquemment suspendue au-dessus de son cratère une vapeur sulfureuse, et il en sort parfois des jets de fumée. Il existe dans ses replis cavernaux d'inépuisables dépôts de soufre, sources de grandes richesses.

Un singulier hasard les fit découvrir.

A la suite d'une faillite qui le réduisit au désespoir, un négociant résolut de mettre fin à ses jours dans le cratère du Popocatepelt. Il persuada aux guides de l'y descendre à l'aide de cordes, convaincu que l'aspiration des vapeurs sulfureuses le tuerait sur-le-champ. Mais à peine eut-il franchi l'ouverture du gouffre béant qu'il cessa de se sentir oppressé : il se trouvait dans une vaste salle ornée de colonnes cannelées, d'un éclat vitreux, soutenant un dôme de cristaux jaunes, étincelant à la lueur vacillante d'innombrables jets de gaz. Il se crut un moment transporté dans un autre monde. A l'intérieur de cette caverne tapissée de soufre, l'air était pur, les vapeurs se condensant à l'ouverture du cratère. L'aventureux négociant, grâce à un signal convenu, fut rapidement ramené à la surface. Il avait fait une importante trouvaille. La mine de soufre qui lui avait été si bizarrement révélée suffit à rétablir sa fortune, et en fit un des plus riches négociants de Mexico. Von-Tempski, qui rapporte ce fait, ajoute qu'il vit projetées au-dessus du cratère les perches qui avaient servi à la descente et à l'ascension de ce singulier explorateur : on les y laissait en mémoire de l'événement.

— *Un Phénomène Formidable.*—L'esprit humain possède une heureuse disposition à oublier vite les catastrophes résultat des grandes convulsions qui bouleversent, de temps à autre, quelques points de la surface de sa planète. On n'a pourtant pas eu le temps d'oublier l'affreux désastre qui a récemment englouti sur les côtes de l'Amérique du Sud plusieurs villes florissantes, et donné en quelques minutes la mort à plus de 60,000 personnes. Si quelque chose doit étonner, c'est que le féau des tremblements de terre ne sévisse pas plus fréquemment sur ces riches contrées. En effet, la grande chaîne des Andes ou Cordilières offre deux versants : l'un à pic, avec des pentes d'un escarpement effrayant, faisant face à l'Océan Pacifique, l'autre à pentes adoucies, à nombreuses ondulations s'étendant en lignes parallèles dans l'intérieur du continent. Le géologue reconnaît facilement, à la simple inspection du versant occidental des Andes du Pérou, la trace d'une rupture violente avec soulèvement de l'écorce solide du globe, trace que nous offrent tout près de nous les roches des Pyrénées, abruptes et à pic du côté de la France, adoucies et prolongées du côté de l'Espagne. Selon toute probabilité, les parties du littoral de l'Amérique méridionale qui correspondent à cette fracture, antérieure aux temps historiques, sont séparées du foyer central par une épaisseur moindre que partout ailleurs : de là la fréquence et la violence des tremblements de terre au Pérou.

Cette fois le tremblement de terre a été accompagné d'un autre phénomène non moins effrayant, qu'on pourrait désigner sous le nom de tremblement de mer. Du centre de la commotion est partie une vague, ou pour mieux dire, un énorme pli de la surface de l'Océan, qui n'avait pas moins de 25 mètres de haut, sur une longueur de 8,000 mètres. D'après les observations les plus exactes, la vitesse de ce pli, qui a parcouru en deux jours toute la largeur de la mer du Sud pour aller se briser sur les côtes du continent Australien, était de 183 mètre par seconde, soit 658 kilomètres à l'heure. Le flot a rencontré sur son passage une portion des îles innombrables de la Polynésie; il y a causé de graves dégâts. A-t-il aussi rencontré des navires en route? Plusieurs dont on n'a reçu aucune nouvelle ont probablement péri corps et biens, emportés par un flot auquel aucune force humaine ne pouvait résister.

Si l'homme a droit d'être fier du génie qu'il développe parfois pour lutter victorieusement contre les forces brutes de la nature, il doit aussi s'incliner et s'humilier, en présence de ces faits qui lui donnent de temps à autre la mesure de sa faiblesse et de son impuissance. Il pourrait aussi faire son profit de la leçon et s'abstenir de planter sa tente sur le sol qui peut s'ouvrir sous ses pas et l'engloutir d'un moment à l'autre.

A. YSABEAU.

BULLETIN ASTRONOMIQUE.

— *Nombre des Etoiles.*—L'observatoire de l'Université de Vienne a fait l'essai d'un dénombrement et d'une classification des étoiles de l'hémisphère du nord. D'après ce travail, il serait permis d'évaluer à plus de 2,000 millions le nombre total des étoiles, de première à seizième grandeur; et à peu près 4,000 millions celui des étoiles de la voûte céleste entière. On suppose que ces corps sont uniformément répartis dans toutes les directions. Il paraît toutefois que cette uniformité ne régné que dans le plan de la voie lactée; elle cesserait autour du pôle de ce grand cercle pour les étoiles de treizième à seizième grandeur. Nous ne percevons réellement et isolément qu'environ 20 millions d'étoiles de première à seizième grandeur : ce nombre est encore assez grand pour frapper l'imagination.

BULLETIN DES ARTS.

— Une nouvelle séance littéraire de l'Institut des Artisans a eu lieu hier au soir. L'assemblée était comme toujours nombreuse et bien choisie.

M. Dominique Boudrias occupait le fauteuil. En quelques mots bien applaudis, il présenta à l'assistance le Révd. M. Desmazures, sulpicien si avantageusement connu parmi notre monde littéraire en cette ville. Le distingué conférencier parla d'un sujet fort approprié, l'application des arts à l'industrie

Il montra l'importance des arts et de l'industrie, combien leur liaison était étroite lorsque la société fut solidement constituée et parla des merveilles que le génie artistique a opérées. Il dit qu'on ne devait pas faire de l'art que pour l'art, que celui-ci ne devrait pas avoir seulement le caprice ou la fantaisie pour objectif, mais qu'il devait tendre au beau et à l'utile. Il parla des progrès accomplis sous ce rapport par la France et l'Angleterre depuis les grandes expositions de Londres et de Paris, progrès qui sont vraiment frappants.

Puis parlant de ceux accomplis en Canada, il ajouta les paroles suivantes :

« En ce pays, qui a son industrie et ses fabricants distingués, vous avez donné un témoignage de vos idées et de vos sentiments, en fondant une société d'artisans qui veut chercher à se perfectionner par la pratique et l'étude des arts en rapport avec chaque industrie, et de plus vous avez donné un second signe non moins frappant de vos intentions, en mettant à votre tête, comme président de cette société, celui qui a voué un esprit d'élite et des études approfondies à la noble cause de l'art. »

Les titres de l'Eglise à la reconnaissance de l'art et de l'industrie, furent aussi signalés. C'est elle qui a relevé les arts, les a ennoblis et a empêché qu'ils servissent à des fins trop matérialistes. Ce qu'elle a fait au moyen âge le prouve surabondamment. Elle a perfectionné et donné un but tellement élevé aux arts industriels de cette époque que certaines églises à Rome aujourd'hui, sont de véritables musées pleins de beauté et de richesse.

M. l'abbé Desmazures fit valoir ensuite l'importance pour l'artisan de connaître le passé de l'art et de se mettre au courant de toutes les nouvelles découvertes en rapport avec l'industrie. Pour en venir à ce but, il faudrait, dit-il, que pour toute industrie, il y eût un foyer d'informations et un courant d'instruction qui ressemblât à ce qui existe maintenant à Montréal pour les architectes, qui presque tous sont à même de consulter les revues et les journaux du constructeur et peuvent être mis au courant de tout ce qui se fait de mieux dans les pays les plus avancés, et de tout ce qui se découvre chaque jour de plus beau dans les œuvres des temps passés. Ces connaissances se répandent dans la ville et quand on visite les cités nouvelles de l'Amérique, non pas seulement New-York, Albany, Buffalo, Boston, mais Montréal, Ottawa, Québec, Toronto, on est assez agréablement affecté, en voyant comme les différents propriétaires et les habiles architectes ont eu à faire un emploi judicieux de toutes les ressources que peuvent leur offrir les livres spéciaux. Ceux-là au moins lisent, et qui plus est savent lire; ils ont compris parce qu'ils ont ouvert les yeux et qu'ils n'ont pas repoussé ces sources précieuses de renseignements, et non-seulement ils ne les ont pas repoussés, mais ils les ont étudiés et appliqués. Un pays commence et s'établit tout à neuf, il n'a pas à se débarrasser d'anciens débris, à rectifier des rues tortueuses, à changer des voies trop étroites, il se couvre de constructions nouvelles qu'il dispose, qu'il oriente, qu'il espace comme il lui plaît, mais il peut les établir du premier coup, de manière qu'elles pourront subsister indéfiniment et grandir dans l'admiration à mesure qu'elles avancent dans les années, non pas comme cela a été réservé seulement aux grands monuments de l'antiquité et aux belles églises des siècles chrétiens, mais comme cela est arrivé pour les maisons particulières de Pompéi, de Rome, de Pise, de Venise et Florence. Voilà donc un immense capital établi sur la terre de la patrie et qui peut avoir dans l'avenir indéfiniment la même valeur, la même importance, sauf la part de circonstances qu'il est impossible de prévoir. Tandis que, sans prendre les mêmes précautions, on bâtit aujourd'hui, on démolit demain, le fils ne veut pas se contenter d'une demeure élevée au pur caprice d'un père respectable, il est vrai, mais qui, dans cette circonstance, s'est cru obligé d'agir et de procéder contre toutes les règles de la tradition, du fait et par conséquent du véritable bon sens.

Les plus grands seigneurs de Rome, de Florence, de Venise et de Milan se regardent comme honorés de pouvoir demeurer dans les demeures de leurs pères, qui ont déjà trois, cinq et six siècles d'existence, et ces demeures à elles seules forment de véritables titres de noblesse, l'orgueil de la patrie, l'admiration et l'envie de tous les étrangers. Et de nos jours on voit souvent l'héritier du tiers ou quart de la fortune paternelle, n'avoir rien de plus pressé que de jeter par terre le doux foyer de famille au grand dommage du bien patrimonial. Pourquoi cela, pourquoi cette différence? Parce que, dans le premier cas, on avait pris de sages mesures pour exécuter quelque chose de noble, de bien approprié, de raisonnable, un échantillon de l'art, et dans le second cas, parce qu'on a dédaigné de feuilleter un livre, de le consulter, de l'examiner. Que de richesses ainsi perdues, que de capitaux dissipés : tout cela, sauf les exigences du temps dont il faut tenir compte. On revient généralement maintenant à de plus sages procédés et dans bien des nouvelles villes, comme à Montréal en particulier, on voit dans une multitude de productions nouvelles, des plus célèbres et belles œuvres du temps passé, qui ont conquis l'admiration pendant des siècles et qui peuvent la conserver encore longtemps.

M. l'abbé Desmazures joignit à d'autres considérations de charmantes anecdotes adaptées à son intéressant entretien.

Il termina en rappelant quelques souvenirs de son voyage en Europe, fit en outre une description de la magnifique Eglise de St. François d'Assise, puis parla de l'œuvre de l'Institut des Artisans dans les termes les plus encourageants.—*Minerve.*